



Germanica

46 | 2010

Des femmes en dialogue avec le siècle

Avant-propos

Andrée Lerousseau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1043>

ISSN : 2107-0784

Éditeur

CeGes Université Charles-de-Gaulle Lille-III

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2010

Pagination : 5-10

ISBN : 9782913857254

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Andrée Lerousseau, « Avant-propos », *Germanica* [En ligne], 46 | 2010, mis en ligne le 08 septembre 2010, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1043>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Tous droits réservés

Avant-propos

Andrée Lerousseau

Je ne peux plus m'accommoder du fait d'être née
Ilse Aichinger¹

- 1 « Si nous nous demandons ce qu'est l'homme, nous ne pouvons affirmer qu'une seule chose avec certitude : à savoir qu'il est le seul parmi tous les êtres vivants dont nous avons connaissance à s'interroger sur le sens de la vie [...] Et les rares époques auxquelles cette question a trouvé une réponse marquent les grandes périodes de l'histoire universelle »². Partant de cette définition, Margarete Susman (1872-1966) n'aura de cesse, dans son œuvre critique et philosophique, de raviver et de maintenir son « principe espérance » au cœur d'un vingtième siècle marqué précisément par un déficit de signification, par la perte de la mesure du temps et d'un espace habitable, le déracinement, l'aliénation, la disparition de la relation à l'autre homme et la dissolution de tout lien communautaire³.
- 2 La question du sens sous tend les écrits de Gabriele Wohmann dont les héros, exposés à la « tyrannie de l'esthétique contemporaine » déconnectée de la vie, sont habités du sentiment d'arriver trop tard. D'où la position inconfortable de ces personnages partagés entre le désir de « faire machine arrière » et la conscience de l'impossibilité dans laquelle se trouve l'artiste de remonter le courant, tentés parfois de renoncer à la création. Gabriele Wohmann quant à elle ne se résigne pas au silence et à la simple contemplation esthétique qu'elle propose à titre de « remède à l'ennui », et ses questions demeurent en suspens sont autant de brèches ouvertes à une réflexion sur l'avenir.
- 3 Si le rejet de la littérature engagée – au sens de militante et renvoyant à une orthodoxie en « -isme » – est une attitude commune aux auteures de ce corpus, Wohmann peut effectivement sembler « à contre-courant » en ce que son monde, certes désenchanté, ne semble pas avoir subi les ravages de l'histoire. « Comment écrire après Tchekhov ? » : la question peut paraître désuète et est pour le moins intempestive au lendemain du désastre, du naufrage absolu du sens, ayant laissé derrière lui une langue dénaturée ou exsangue et menacée de silence, dans un paysage ravagé, défiguré par la blessure « entre hier et demain » qui a pour nom Auschwitz⁴. C'est de ce territoire-là qu'écrit Lenka Reinerová, de ces « lieux de mémoire » sur lesquels, comme sur sa propre écriture, elle

effectue un retour constant, « témoin oculaire, après coup, de lieux du crime », maintenant vivant, par sa parole, le souvenir de ceux qui furent assassinés, passeur infatigable « de la mémoire de son siècle », soucieuse toujours de « créer des passerelles » et de nouer de provoquer le dialogue entre histoire personnelle et collective, entre les êtres et entre les langues.

- 4 Une même urgence du témoignage où coïncident la dimension autobiographique sous jacente et l'Histoire, la nécessité du dire et le dit, anime les écrits de cette autre survivante qu'est Ilse Aichinger. Ne faisant pas œuvre de chroniqueur, l'écrivaine autrichienne développe tant au travers de l'histoire de ses personnages que de son écriture une « stratégie de survie de la dignité humaine face à l'idéologie de la mort », analysée ici dans l'utilisation qui est faite du conte comme « révélateur » des bouleversements consécutifs à des expériences extrêmes. Par un détournement progressif du texte source dans sa transcription, par son éclatement dans sa réécriture, et enfin par la mise en œuvre du conte comme genre à l'intérieur du roman, Ilse Aichinger sème le trouble en déplaçant, voire en détruisant, l'horizon d'attente. Si l'héroïne du roman *Die größere Hoffnung* est porteuse d'une utopie, ce n'est pas la vision d'une humanité nouvelle qui s'inscrit en filigrane, mais le triste spectacle « d'hommes et de femmes empressés de restaurer un ordre conforme aux pratiques des "loups" ».
- 5 C'est précisément ce tableau qu'offre l'Autriche au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, « immense marais fétide »⁵ sous la surface lisse d'une bonne conscience s'ingéniant à présenter le pays comme victime du national-socialisme, « pays sans qualité » où le « malaise existentiel privé prend une dimension de "malaise de civilisation" » (R. Battiston). Prisonnières d'un monde étriqué, écrasées sous le poids d'une tradition catholique et patriarcale, les héroïnes de Marlen Haushofer souffrent d'une scission du moi et cherchent refuge dans l'écriture et le fantasme. Afin de dénoncer la situation imposée aux femmes et de dessiner une topographie de l'enfermement, du « non-lieu » auquel elles sont assignées, l'auteure met en œuvre des stratégies narratives qui confèrent son originalité à son œuvre : langage chiffré, cryptage d'éléments privés et du paysage, ambivalence d'une nature « à double fond », brouillage et effacement de l'horizon et du cadre temporels, voire une « mise hors temps du récit ».
- 6 Si l'univers de Marlen Haushofer est marqué du signe de la séparation, en particulier du masculin (sphère et instance du pouvoir) et du féminin, Ingeborg Bachmann entame quant à elle une réflexion visant à renouveler la pensée en l'extrayant de ces « catégories figées de l'humain ». À la pensée dualiste de l'Occident et des hommes avec sa « logique binaire », elle entend substituer une pensée oscillante, traversée par l'altérité, selon une « logique du passage et de la non-contradiction » (F. Rétif). À la déconstruction, Ingeborg Bachmann préfère la « translation », à la table rase, l'engendrement de la parole et dans la parole, dans une réécriture de la tradition faite de transgressions, mais qui n'est jamais en rupture et trace « un méridien qui se déroule » vers un horizon d'utopie (F. Rétif). Cette « dérive vers l'utopie », véritable « dé-route » qui, repoussant toujours plus les limites du langage et élargissant l'horizon des possibles, désigne le droit chemin (M. Sforzin), est magnifiquement illustrée dans la nouvelle *Undine geht*. Ondine est la « figuration d'un être-au-monde esthétique » (M. Sforzin) qui s'expose dans un récit où l'art fait signe vers autre chose, rappelant le poète à sa véritable et double vocation.
- 7 Membre du *Forum Stadtpark*, Barbara Frischmuth s'attaque au « fonctionnement discursif » d'un langage instrumentalisé et assujetti aux idéologies. Dans une expérimentation sur la langue faite de montages, par un « éclatement du texte » qui est le

reflet d'une mutilation de l'être, et par le biais d'un mimétisme qui dévoile, elle développe une « logique dénonciatrice », résolument bien que discrètement subversive. Mais la langue de l'auteure du roman *Die Klosterschule* ne possède pas toujours la fluidité permettant de s'émanciper du discours et « de déborder les oppositions ». Ce n'est que plus tard qu'elle s'oriente vers l'utopie, dans une inversion des catégories classiques du merveilleux permettant le déploiement de « l'éventail des possibles ».

- 8 La langue dévoyée est également la cible d'Elfriede Jelinek qui, si elle s'inscrit dans la lignée de Karl Kraus, habitée de la « même confiance radicale dans (le) pouvoir de dévoilement » du langage et d'une « même jubilation » à l'égard de ses « possibilités ludiques », ne partage pas avec son prédécesseur l'ambition de restaurer la langue dans une pureté originelle qu'elle dénonce comme un mythe. Dans une « relation sadomasochiste » à l'idiome irrémédiablement souillé par le nazisme, elle procède à sa déconstruction et à sa perversion, à son « retournement », l'exhibant dans toute son obscénité et élaborant une « “infra-” ou “intra-langue” » dont doit surgir la vérité.
- 9 La radicalité de la critique atteint son paroxysme dans « l'écriture enragée » de Heidi Pataki, agissant « de manière performative sur la conscience même du lecteur » et véritable défi lancé au traducteur que relève Lucie Taïeb. Dans une démarche qui s'apparente à celle de Jelinek et vise à étaler au grand jour la monstruosité de la langue et de la société dont le langage est le révélateur, la poétesse violente et démantèle un idiome « usé jusqu'à la corde » dont émanent toujours, dans l'Autriche contemporaine, de forts relents de nazisme, et elle stigmatise au passage les clichés relatifs aux femmes, dénonçant leur aliénation comme une conséquence du capitalisme.
- 10 Dans la RDA communiste toutefois, force est de reconnaître que « l'idylle émancipatrice » a rapidement cédé la place à un ordre patriarcal restauré, entraînant à nouveau une amputation de l'être. L'écriture picaresque aux accents rabelaisiens d'Irmtraud Morgner vise à subvertir les discours dominants dans une déconstruction et reconstruction des mythes, symboles, schémas narratifs et grilles d'interprétation. Si elle place sa confiance dans la part « hérétique » des êtres et des femmes en particulier, dans leur « potentiel subversif », et se berce un temps de l'utopie d'une unité retrouvée, le ton du second volet de sa trilogie, *Amanda*, est nettement plus désabusé : le recours au principe carnavalesque n'est plus opératoire et la stratégie narrative mise en œuvre pour « fissurer » la réalité est-allemande échoue.
- 11 Avec l'effondrement d'un système faisant malgré tout office d'alternative, la question du sens demeure entière, comme si le déficit n'avait fait que se creuser au cours du vingtième siècle. Le théâtre de Dea Loher, recentré sur le sujet, dépeint la condition de l'homme postmoderne, confronté au relativisme, au manque d'empathie et à l'absence d'un lieu clairement identifiable. Les personnages évoluent dans les « mondes des marges », mais l'impossibilité d'une localisation ne signifie pas pour autant, de la part de l'auteure, un renoncement à toute orientation. Les rencontres, « éclaircies » qui rassemblent en elles le temps, la « nostalgie d'une communauté », les espaces intermédiaires où se déploie la poésie sont autant de signes permettant, au seuil du nouveau millénaire, de raviver le principe espérance indissociable du principe de responsabilité.

NOTES

1. Citée par Brigitte Desbrière-Nicolas, voir *infra*.
 2. *Ibid.*, voir tout le chapitre intitulé « Vom Sinn unserer Zeit ».
 3. Dans un poème intitulé paradoxalement « Chœur des consolateurs », Nelly Sachs évoque le chérubin qui se tient « entre Hier et Demain » : « Zwischen Gestern und Morgen / Steht der Cherub / Mahlt mit seinen Flügeln die Blitze der Trauer / Seine Hände aber halten die Felsen auseinander / Von Gerstern und Morgen / Wie die Ränder einer Wunde / Die offenbleiben soll / Die noch nicht heilen darf. », in *In den Wohnungen des Todes, Fahrt ins Staublose*, Suhrkamp Verlag Frankfurt a. M. 1988 (st 1485), p. 65.
 4. Pour reprendre le titre de l'essai de Robert Menasse consacré à l'identité autrichienne, cité par Régine Battiston.
 5. « Eine Alternative [fiel weg] » remarquait Jelinek, citée par Eliane Beaufils.
-

AUTEUR

ANDRÉE LEROUSSEAU

Université Charles-de-Gaulle – Lille 3